



อธิบดีกรมการช่าง
ศาสตราจารย์ ม.จ. สุภัทรดิศ ดิศกุล

Compliments from



Professor M.C. Subhadradis Diskul



ART THAILANDAIS

Exposition organisée par le Ministère de l'Education Nationale et de la Culture, Service de la Propagande Artistique, en collaboration avec le « Rautenstrauch-Joest-Museum für Völkerkunde » de Cologne.

11 septembre-15 novembre 1964

Palais des Beaux-Arts, 10, rue Royale, Bruxelles

Sous le Haut Patronage
de
Sa Majesté le roi de Thaïlande
et de
Sa Majesté le roi des Belges.

Avant-propos



Nous sommes très heureux de l'initiative qu'a prise le ministère de l'Education Nationale et de la Culture de Belgique de présenter à Bruxelles quelques objets d'art thaï. Cette exposition a été hautement honorée du Patronage Royal de S.M. le roi des Belges et de S.M. le roi de Thaïlande. La Belgique et la Thaïlande entretiennent depuis longtemps des relations cordiales. Ces liens d'amitié ont été renforcés encore par la visite de Leurs Majestés le roi et la reine de Thaïlande en Belgique en 1960 et par la visite de Leurs Majestés le roi et la reine des Belges en Thaïlande au début de cette année. Nous espérons que l'exposition d'objets d'art thaï contribuera à rapprocher dans un meilleur esprit de compréhension les peuples de nos deux pays.

La Thaïlande, comme on le sait, a été le « melting pot » de la culture. Pour près de mille ans, en commençant par l'époque où les Thaïs émigrèrent de leur terre d'origine dans le Nord pour fonder leur royaume actuel, des peuples de diverses provenances, venant à la fois de l'Est et de l'Ouest, vinrent dans le pays se mélanger librement avec la race thaï. Le résultat fut que les artistes thaï furent sous l'emprise de civilisations différentes. L'art thaïlandais offre, indéniablement, des traces d'influences hindoue, khmère et chinoise. Copier purement et simplement les œuvres des autres peuples n'aurait cependant pas conféré de valeur à l'art thaï. Le fait que les Thaïs soient dotés d'un tempérament artistique et d'un génie propre, est un facteur additionnel dont il faut tenir compte. Extrêmement sensibles à la beauté et à la perfection, ils ont donné des œuvres qui sont à la fois plaisantes et originales. On voit en même temps dans celles-ci des qualités de sérénité et de paix qui reflètent le fond bouddhiste, héritage de la race thaï durant des siècles.

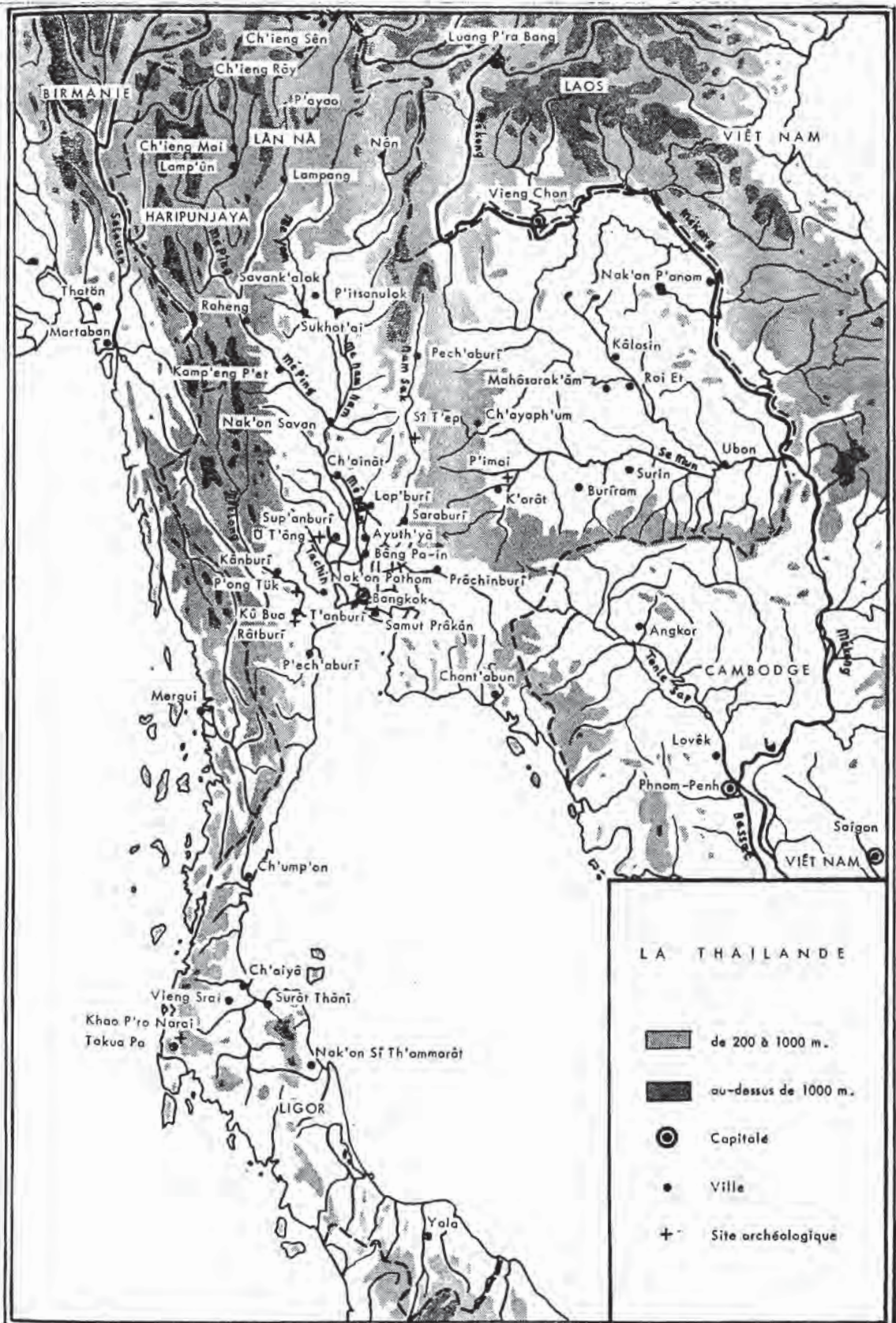
J'espère que cette exposition connaîtra le succès et que les visiteurs la trouveront aussi agréable qu'intéressante.

Luang Dithakar Bhakdi
Ambassadeur de Thaïlande

TABLE DES MATIERES

Introduction par Julien Tondriau	p. 7
Glossaire par Mme dr. Inge Bolz-Augenstein	p. 14
Bibliographie par le prof. J.E. van Lohuizen-de Leeuw	p. 18
Catalogue par S.A. le prince M.C. Subhadradis Diskul	p. 20

L'orthographe française des termes sanscrits, pali et autres n'est pas unifiée. Nous avons adopté la transcription la plus simple utilisée dans la plupart des livres de vulgarisation. Il convient de signaler que les spécialistes, tout en conservant « bouddhisme », préfèrent actuellement « Buddha » à « Bouddha ». Cette dernière orthographe est cependant celle préconisée par les dictionnaires. Nous notons par ailleurs des différences comme : Ayudhya - Ayuthia; Sukhodaya - Sukhotai; Vishnu - Vischnou; Shiva - Civa; etc. Les accents et lettres spéciales n'ont pas été utilisés.



Esquisse des arts de la Thaïlande

par Julien Tondriau, Docteur ès Lettres (La Sorbonne), Docteur en Philosophie et Lettres, Licencié en Philologie et Histoire Orientales. Attaché aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Département de l'Extrême-Orient).

Table des Matières

I. Un peu de chronologie	p. 7
II. Les religions au Siam	p. 7
III. Les styles de Dvâravatî et de Shrivijaya (VI-XI ^e et VIII ^e -XIII ^e siècles)	p. 8
IV. Les Khmers d'Angkor influencent l'école de Lopburî (XI ^e -XV ^e siècles)	p. 10
V. Le style de Sukhodaya (XIII ^e -XVI ^e siècles) : les Thaïs entrent en scène	p. 10
VI. Le style nordique du Royaume de Lân Nâ	p. 11
VII. De Ô Thồng ou style national d'Ayudhyâ (XIII ^e -XV ^e et XV ^e -XVIII ^e siècles)	p. 12
VIII. La peinture thaïe	p. 13

I. Un peu de chronologie

Pour nous, Occidentaux férus de datations exactes, il n'est pas toujours aisé de nous orienter dans l'histoire de peuples qui témoignent aux dates un respect approximatif. En Extrême-Orient, le temps et ses repères n'ont qu'une valeur relative. Ne fait point exception à cette règle la contrée qui nous concerne, la Thaïlande (Mûang Thaï, traduit, a donné « pays des Hommes Libres » dont l'appellation a remplacé depuis 1939, à l'exception de l'intermède 1946-49, le mot traditionnel, Siam).

Il n'y a guère, le Prince M.C. Subhadradis Diskul et ses collaborateurs du Musée de Bangkok ont dressé une liste chronologique qui fut admise, à quelques détails près, par les savants américains, lors de l'Exposition thaïe à travers les Etats-Unis, d'octobre 1960 à mars 62. Retouchée, elle se présente ainsi :

— Style de Dvâravatî	VI ^e -XI ^e siècles (1)
— Style de Shrlvijaya	VIII ^e -XIII ^e siècles
— Style de Lopburî	XI ^e -XV ^e siècles
— Style de Sukhodaya	XIII ^e -XVI ^e siècles
— Style du Siam du Nord (2)	XIV ^e -XX ^e siècles
— Style de Ô Thong	XIII ^e -XV ^e siècles
— Style de Ayudhyâ	XV ^e -XVIII ^e tardif
— Style de Bangkok	XVIII ^e tardif-actuellement (3).

II. Les religions au Siam (4)

Trop de volumes ont été publiés sur le Bouddhisme pour qu'il soit nécessaire encore d'en rappeler l'histoire ou les principes (5).

Né vers 566 avant notre ère, dans le parc de Lumbinî, près de Kapilavastu (Népal), issu d'un clan sub-himâlayen qui lui valut le nom de Shâkyamuni ou « Sage des Shâkya », le prince qui allait devenir Buddha eut pour nom propre Siddhârtha et pour nom de famille Gautama. A 29 ans, il abandonna parents et honneurs pour vivre en moine errant. Jusqu'à 532, il essaya les techniques de l'extase et de l'ascèse poussée. En vain. Mais l'année suivante, à Bodh-Gayâ, il atteignit la Triple Science et conquît l'Illumination (Bodhi). Sous le ficus religiosa qui allait s'appeler le « Bo-tree »... lorsque les Anglais s'installeraient aux Indes, il était devenu le « Buddha, l'Illuminé, Celui qui sait ».

Son premier sermon, dans le parc des gazelles à Bénarès (exactement dans l'actuelle Sârânâth), inaugura un ministère que le Parfait mena pendant 45 années et contient l'essentiel de la Doctrine ou « Voie Moyenne », aussi éloignée des plaisirs que des macérations.

Agé d'environ 80 ans, il mourut, ou plus précisément entra dans le Nirvâna à Kushinagarî, l'actuelle Kasîa, près de la frontière népalaise.

On ne pourrait trop répéter que jamais le Bouddha ne s'est présenté comme Dieu. Si sa parole est infaillible, il s'est effacé volontairement devant la loi qu'il prônait. Car son enseignement n'est nullement secret : il veut guider tous les êtres vers le Salut, il est « Celui qui montre le Chemin ». Pour le Bouddhiste, existent trois Joyaux (ratna) : le Buddha, la Doctrine et la communauté des fidèles.

(1) Le style Môn de Lampûn subsiste au Nord jusqu'à la fin du XIII^e.

(2) On l'appelait autrefois Chieng Sâ, en le situant du XII^e au XX^e siècles. Plusieurs savants siamois le limitent du XI^e au XVI^e siècles.

(3) Le Professeur Silpa Birasri date cette période Ratanakosin de 1782 à 1868.

(4) Nous utilisons ici Siam au lieu de Thaïlande, mot récent nous l'avons précisé, puisqu'il s'agit des développements religieux depuis l'Antiquité.

(5) Recommandons toutefois la lecture du savant ouvrage d'Et. Lamotte, « Histoire du Bouddhisme indien », Louvain 1958.

Nous ne pouvons songer ici à démêler le complexe écheveau des sectes qui groupèrent ces fidèles, moines ou laïcs.

Du moins devons-nous préciser que deux courants principaux émergèrent : le Petit Véhicule (d'aucuns préfèrent dire « Sentier ») et le Grand Véhicule.

Le Petit Véhicule ou Hinayāna, ou Ecole du Sud, dont les canons sont en langue pâlie et se réclament de la tradition la plus ancienne, s'est implanté à Ceylan, en Birmanie, au Siam, au Cambodge, dans le pays qui deviendra celui des Vietnams, au Malaya, en Indonésie même.

Se voulant conservateur et de stricte observance, il honore l'image du Buddha historique, plutôt réléguée par le Grand Véhicule, et centre la religion sur la quête du Nirvāna que chacun doit rechercher par ses efforts et mérites personnels. Il convoie au Nirvāna en transformant ses fidèles en Arhat, saints impassibles.

Le Grand Véhicule ou Mahāyāna, dont les écrits sont surtout en sanscrit, a conquis l'Afghanistan, le Turkestan oriental, le Tibet, la Chine, la Corée, la Mongolie, le Japon (1). Son but n'est pas uniquement d'obtenir le Nirvāna, mais d'acquiescer les mérites et les savoirs d'un bodhisattva ou « futur Buddha » et, par la grâce divine, de renaître dans un ciel où trône un Buddha, le plus populaire étant le « Bienheureux Univers » séjour du Buddha de l'Ouest Amitābha, « Lumière Infinie ». Très altruiste, il prône l'amour universel des créatures et l'absolue confiance dans l'intervention de Buddha multiples. Notons toutefois que les deux Véhicules n'ont guère connu de rupture doctrinale sur un problème précis. Mais, assez paradoxalement vu leurs thèses de départ, le Grand Véhicule est devenu moins populaire parce qu'il était trop contrôlé par les grands monastères, tandis que le Petit ralliait les foules par sa manière aimable et nonchalante (n'est-on point aux pays du soleil?)

Plusieurs savants thaïs soutiennent que le Bouddhisme fut introduit au Siam presque aussitôt après Ceylan, par le truchement des peuples Mèn de Birmanie du Sud qui envahirent le Siam et fondèrent Dvāravatī. Lorsque le roi Ananrata de Birmanie captura Thaton en 1057, il renforça le Bouddhisme du Petit Véhicule au Siam, qui est religion d'Etat dans la capitale de Sukodhaya, en 1238.

Pourtant, les rois venus de Sumatra, au XIII^e siècle, pratiquaient le Grand Véhicule, de même que les rois khmers au Cambodge. Lorsque les Thaïs se libérèrent de la tutelle de ces derniers, ils se tournèrent vers Ceylan et, à leur tour, répandirent le Petit Véhicule au Cambodge dès le XIII^e siècle.

La vigueur du Bouddhisme thaï est confirmée par le fait qu'il influence Laos et Cambodge depuis le XV^e siècle, et Ceylan depuis 1750; qu'il est numériquement le plus fort du Petit Véhicule, compte tenu du nombre d'habitants des pays qui pratiquent cette branche du Bouddhisme; que les derniers conciles bouddhiques eurent lieu chez lui (le 8^e à Chiengmai, en 1477; le 9^e à Bangkok, en 1788; cependant le 2.500^e anniversaire de l'entrée du Buddha au Nirvāna fut célébré à Rangoon, Birmanie, en 1956).

Toutefois, le caractère siamois a gardé ses croyances animistes primitives sans dédaigner d'y mêler quelques emprunts au Brâhmanisme. Tolérance ou éclectisme? Nous dirions plutôt prudence désireuse de plaire au maximum de divinités et d'esprits...

Tout cela constitue une religion aimable, optimiste, mais non dénuée de circonspection.

III. Les styles de Dvāravatī et de Shrivijaya (VI^e-XI^e et VIII^e-XIII^e siècles)

Depuis les temps les plus anciens (comment chiffrer?), des marchands indiens avaient parcouru ce que nous dénommons maintenant le Sud-Est asiatique. Ils ne manquèrent pas de s'établir

(1) Il pénétra le premier au Cambodge, à Java et à Sumatra, à Bali même. Mais le Petit Véhicule, qui avait converti Ceylan dès 250 avant notre ère, l'y remplaça.

dans différents endroits du Siam et d'y frayer avec la population locale. Avec eux, voyageaient d'habiles prosélytes, moines bouddhiques ou brâhmanes hindouistes cohabitant pacifiquement et infiltrant progressivement non seulement leur religion mais aussi leurs arts et leur savoir. Fu-Nan, parmi leurs créations, fut l'une de ces principautés hindouisantes des plus prospères qui, jusqu'au sixième siècle de notre ère, rayonna même sur une importante partie du Siam et du Cambodge.

A cette époque, les peuplades thâï n'étaient pas encore établies au Siam : y régnaient les Môn. De cette race, émergea le royaume de Dvâravatî, capitale dans le Delta du Ménam, le premier à nous avoir laissé des traces multiples et substantielles d'un art vigoureux.

Ses cités principales se cantonnaient dans un rayon de 150 km de l'actuelle Bangkok. Elles dominèrent jusqu'aux débuts du XI^e siècle où elles furent subjuguées par l'Empire khmer. Toutefois, un «*surgeon*» nordique, le petit royaume d'Haripuñjaya ou Lampûn, survécut indépendant jusqu'à la fin du XIII^e siècle.

Ces Môn pratiquaient le Bouddhisme Theravâda ou du Petit Véhicule que nous avons expliqué. Proche de ce style et passablement influencé par lui est le style de Shrivijaya qui, issu de Sumatra, s'épanouit, sous la férule du Bouddhisme du Grand-Véhicule, du VIII^e au XIII^e siècles et domina la majorité de la Péninsule malaise. Il nous lègue le «*Buddha de Grahi*» comme témoignage le plus éclatant d'une virtuosité qui doit énormément aussi à Java.

ARCHITECTURE

Peu de choses subsistent de l'architecture Môn, aussi bien dans la capitale de Dvâravatî que que dans la filiale septentrionale de Lampûn.

Les fondations des bâtiments étaient réalisées en latérite graduellement durcie à l'air. Le principal matériau de construction était la brique large, soigneusement fixée par une espèce de colle végétale.

La décoration architecturale consistait généralement en stuc, souvent renforcé par de la terre cuite à l'intérieur; rarement en pierre sculptée.

La plupart de ces monuments reproduisaient des évolutions du stûpa bouddhique primitif. Le spécimen subsistant à Lampûn, pyramide à 5 étages, atteste la puissance de cet art, moins cependant que les splendides monuments de Pagân en Birmanie, élevés aux XI^e et XII^e siècles par des architectes Môn pour leurs vainqueurs birmans.

SCULPTURE

L'influence indienne, notamment de l'art Gupta (IV^e-VII^e siècles), est indiscutable. Elle n'exclut point une technique locale antérieure, déjà poussée. Le Buddha y est représenté tantôt debout (et le type le plus usuel le montre les deux mains levées à la même hauteur), tantôt assis soit à la manière indienne, soit à la façon européenne, soit sur le corps triplement enroulé de Mucilinda, le roi des serpents (allusion au fait que ce nâga préserva ainsi le Parfait d'une pluie torrentielle, alors qu'il méditait pour atteindre l'illumination dans la forêt de Bodh-Gayâ).

Dans ces deux dernières interprétations, on retrouve également l'influence de la célèbre école bouddhique d'Amarâvatî (Inde, au S.-E. d'Hyderabad).

Quant aux reliefs en pierre, en subsistent une vingtaine représentant des épisodes de la vie de Buddha, souvent entouré des dieux Indra et Brahmâ maniant un chasse-mouches; et une bonne douzaine figurant la Roue de la loi. Petits, fabriqués à cire perdue avec des métaux résistants, les bronzes bouddhiques de Dvâravatî, vraisemblablement postérieurs aux statues en pierre, sont difficilement datables. Ils connurent un grand succès dans tout le Siam. Sur les murs de briques des temples, des stucs représentaient souvent aussi des scènes de la vie du Buddha dont la statuette se retrouve en même matériau, dans les niches. Certaines tablettes en terre cuite ont voyagé très loin. Quant aux pièces hindouistes, leurs relations avec le style de Dvâravatî ne sont pas clairement établies.

IV. Les Khmers d'Angkor influencent l'école de Lopburī (XI^e-XV^e siècles)

Conquérants redoutables et architectes fameux, les Khmers issus de la péninsule malaise et installés au Cambodge, dominèrent le Siam Central, laissant subsister la culture Mòn dans le nord du pays. En 1002, le roi Sûryavarman I établit son hégémonie au Siam. Ses successeurs la poursuivront jusqu'en 1250.

L'influence de l'art et de la religion hindouistes, puis du Grand Véhicule bouddhique, sont marquantes; mais le génie khmer ne se contente pas de copier.

Souverain incarnant une divinité, le roi khmer trône à Angkor. L'architecture et la sculpture revêtent une valeur magique : entourés de nâgas (serpents), symboles de la pluie fécondante et de l'arc-en-ciel qui mène au paradis, les temples représentent la montagne divine, Meru ou Kaïla(s) et leurs fresques déroulent dans la pierre les fastes de la cosmogonie hindoue. Symboles d'équilibre et de prospérité, ils reproduisent sur terre le monde céleste. Le toit est supporté par des Garuda, oiseau mythique, mi-humain, véhicule du dieu Vischnou. Cet art si brillant n'a malheureusement laissé que peu de traces au Siam, dans la vice-royauté de Lopburī qui a survécu à l'effondrement khmer, jusqu'au XV^e siècle.

Nous n'insisterons pas sur les temples (par exemple celui, bouddhique, de Pimâi, XII^e siècle); ils sont très proches des exemplaires bien connus du Cambodge.

La sculpture mérite, par contre, une parenthèse. Les Khmers, au lieu de modeler l'argile et la cire pour préparer le bronze, se comportaient en graveurs de pierre. D'où les détails aigus de leurs œuvres qui influenceront l'école de Lopburī. Cette dernière conserve toutefois des traditions propres héritées de Dvâravatī, en ce moment disparu.

Alors que les Khmers sont principalement hindouistes jusqu'au XIV^e siècle, la population, surtout éduquée, à Lopburī adhère au bouddhisme Theravâda, puis au Grand Véhicule; ce qui explique que cette école a produit de nombreuses statuette du Buddha, notamment assis sur le roi des serpents (robe ouverte) ou debout (robe fermée, en général).

V. Le style de Sukhodaya : les Thaïs entrent en scène (XIII^e-XVI^e siècles)

Minorité turbulente de la Chine du Sud et du Sud-Ouest, les Thaïs fournissent un premier témoignage de leur expansion dans une inscription du Vietnam, au XI^e siècle, où apparaît le mot Syâm. On les retrouve, au siècle suivant, dans les processions armées représentées sur un bas-relief d'Angkor-Vat.

Fixés à Sukhodaya et Svargaloka, entre les fleuves Méping et Ménam, ces Thaï-Syâm s'émancipèrent de la tutelle khmère dans la première moitié du XIII^e siècle.

Le fils d'un des deux libérateurs conquiert même la majeure partie du Siam, sauf les provinces du Nord, et devint le roi Râm Kamheng.

Héritiers de la religion des Mòn, les Thaïs renouèrent les contacts avec l'île de Ceylan, dispensatrice du Bouddhisme Theravâda, sans, pour autant, négliger les techniques qu'ils avaient empruntées aux Khmers. Le royaume s'effrita progressivement après la mort du roi Râm Kamheng pour devenir, au XIV^e siècle, vassal du territoire d'Ayudhyâ qui l'annexa au XV^e. Ce qui caractérise l'art de Sukhodaya, c'est un éclectisme fort averti : en architecture, influences de différentes traditions indiennes; en statuaire, perfection du style gupta; influence chinoise en céramique seulement.

Certes l'architecture de nos deux villes (dont les palais, construits en bois, n'ont point survécu) ne peut rivaliser avec la magnificence d'Angkor aux pierres colossales, mais leurs stûpas en briques et stucs (inspirés des « dâgabas » de Ceylan), aux formes variées, possèdent une élégance réelle avec leurs sommets élancés ou parfois avec leur tour imitant le modèle khmer.